

Le vol Washington/Pointe-à-Pitre dura quatre heures, comme indiqué dans le mail reçu trois semaines auparavant. À bord, l'absence de service n'indisposait ni Shah ni Prince, son fils. Une heure avant le départ, ils avaient partagé une collation au bar de l'aéroport. Cela faisait deux ans déjà que Shah n'avait vu la famille. Prince avait exprimé le désir de rendre visite à sa grand-mère antillaise, à la stupéfaction de son père. C'est Jodie qui, au téléphone, communiqua le vœu de leur enfant. L'étudiant, pour la première fois en vingt ans, manifestait un intérêt pour sa famille paternelle. Shah avait espéré si longtemps un tel retournement de situation, qu'il mobilisa le temps et les fonds nécessaires afin d'honorer cette requête inattendue. Il pensait avoir perdu le fils qu'un divorce anticipé s'évertuait à lui dérober. Se retrouver en Guadeloupe avec des gens qu'on aime et en plus échapper à l'hiver pendant deux semaines, que demander de plus ?

Cette terre verdoyait de générosité à travers un hublot étriqué. Ce voyage était, en réalité, un pèlerinage. Le douanier de l'aéroport Pôle Caraïbes inspecta le passeport de Prince avec grand intérêt. Il comprenait que le jeune homme, trahi par son nom, venait d'ici. Mais son français approximatif indiquait qu'il était aussi d'ailleurs, pas totalement de cet ici-là même. Il lui intima :

– Profitez bien de ce séjour pour vous ressourcer.

Les parents attendaient de l'autre côté d'une épaisse vitrine. Autrefois guillerets, ils paraissaient fatigués. Qu'il était difficile d'assister à l'affront de l'usure ! Une fois les soixante-dix printemps passés, la vie blessait chaque année leurs corps d'une entaille plus profonde ; l'esprit de la maman se rebellait sous une peau affinée par le temps. Mamie Awa, la maman de Shah, s'échauffait de joie, fière de revoir ses mâles. Deux générations sur lesquelles reposaient ses espoirs. Elle était la souche

de ces deux gaillards nantis contre la peur. Il fallait regagner Basse-Terre au plus vite et libérer le beau-papa pour son domino quotidien. Ses amis l'attendaient.

Sur la route, au volant, les effets de l'âge se faisaient sentir comme jamais auparavant. Autrefois, nerveux dans sa conduite, le beau-papa résigné dirigeait maintenant un cortège encombrant. Le retour de Shah, le fils du pays, en grande pompe, orchestré par un concert de klaxons dissonants et aigris, devenait solennel. Derrière lui, tout ce monde lui portait hommage. La voiture, plus proche d'un char à bœuf, lambinait tant dans sa course qu'on craignait l'accident. Au-dehors, l'excitation se disputait à l'agacement. Qu'il faisait bon de se sentir enfin chez soi ! Fusant de tous bords, les questions animaient une discussion bon enfant. Les riffs de tubes à la mode, à la radio beuglante, entrecoupaient l'élan du verbe ; puis, au moment où la route s'épaissit, les avis d'obsèques au

générique sempiternel finirent par s'imposer. Le ton changea pour faire place au silence de rigueur. Puis plus rien. La nuit chaude avançà, sinistre et taciturne.

Arrivé à la maison familiale autrefois si impériale, Shah réprima la tristesse qui tenta de l'accabler. Sans permission, de mauvaises herbes, à la hauteur de l'impuissance des maîtres des lieux, poussaient juste devant la maison, dans le caniveau. Elles signifiaient le désarroi de la maisonnée. Jamais, auparavant, cette demeure n'avait souffert d'un manque d'entretien si flagrant. Elle perdait donc de son cachet, comme le reste du quartier, disait-on.

– Ce n'est pas comme ça que je me souvenais de cette maison, papa. Quand j'étais petit, elle paraissait plus grande et il y avait deux servantes. Ça m'avait surpris. Aujourd'hui, même la rue, où j'ai compté cinq maisons abandonnées, semble étroite. Elle est sale et à

l'abandon, et cette épave de voiture ne fait rien pour arranger les choses. Sommes-nous dans un bidonville ? Dans cette rue !

La question offensa Shah. Bidonville ? Ça en avait tout l'air. La dignité d'antan avait habité les vieux, passés depuis de vie à trépas. Elle avait disparu avec eux. Dorénavant, les survivants incarnaient une misère pleurnicharde. Leur indolence dérangeait. Elle empestait le laisser-aller.

– Nous voici où tout a commencé. Mais ce que tu vois, cher fils, n'est point ce que je vois, car je regarde, moi, avec un cœur mûr. L'amour vivait ici.

Seules quelques traces du faste de naguère subsistaient. À présent, une frugalité qu'on ne leur connaissait pas marquait la retraite des parents. Durant ses beaux jours, la maison s'agitait dans un va-et-vient étourdissant. Chaque jour, une personne à la recherche d'un emploi

ou une autre en quête d'un logement y frappait. Au fil des années, les jeunes femmes s'y succédaient, tantôt cuisinières, tantôt femmes de ménage, parfois *Mabos*. Elles commençaient comme ça avant d'être envoyées à une école du soir pour ne revenir qu'en visites.

Une fois Shah accompagna Awa, sa maman, pour une course surprenante. Arrivé à Malendure, en bordure de mer, Awa se faufila au travers de ruelles sinueuses, dans un quartier de pêcheurs. Il fallait tenir la cadence. Le petit Shah suivait sa maman sans bien comprendre pourquoi. Elle s'arrêta devant une maison de parpaings gris. Un homme trapu, aux dents éclatantes, l'accola avec flamboyance. Son épouse l'étreignit également avec une joie non dissimulée. La maison, petite et sombre, était sans attrait. Fonctionnelle, elle protégeait des éléments. Là était sa seule vertu. Leurs huit filles, alignées comme pour une inspection, étaient jolies, sans

coquetterie. Leurs vêtements pendaient sur des clous au-dessus de leurs couches. Une ampoule nue révélait l'extrême délabrement dans lequel ces individus au bonheur palpable évoluaient. Riches de l'amour qui cimentait leur famille, ils manquaient seulement d'argent. Nourris de madères, d'ignames et autres produits du jardin, sur leurs ventres tendus, la graisse n'avait jamais aucune chance. Les pourparlers durèrent une bonne vingtaine de minutes au bout desquelles l'aînée, Gérânise, souleva sa valise, la plaça dans la voiture et disparut, accompagnée de Shah et d'Awa. On se rappelait aussi que chaque samedi matin jusqu'à sa mort, Yenne, une amie de la famille, déposait en bas, dans le couloir, une grande corbeille débordant de fruits et légumes. La maman d'Awa lui avait permis de s'installer sur ses terres avec sa famille. Yenne y faisait pousser sa subsistance et en vendait l'excédent au marché pour une petite monnaie. Ce va-et-vient constant, plus que la piscine, le

jacuzzi rarement utilisé, et la qualité du mobilier, faisait la richesse de la bâtisse.

Ce voyage de janvier, incognito, servirait sans aucun doute à renforcer les liens familiaux, mais aussi à raviver une flamme. Personne en dehors de la famille et de la flamme ne devait savoir qu'ils étaient de passage. Giacomo, le petit frère, quitta sa résidence de Saint-Martin pour s'envoler le temps d'un long week-end auprès du grand frère et du neveu qu'il ne voyait que trop rarement. Sportif et bon vivant dans la moelle, Giacomo savait apprécier toutes les bonnes choses. D'ailleurs, on l'appelait comme ça, bien que sa maman l'ait prénommé Claude, parce que, comme Giacomo Casanova, lui aussi avait été expulsé d'un séminaire en raison de son intérêt prononcé pour *la bonne chair*. Il faisait de fréquents voyages en croisière ou encore chez sa multitude d'amis aux quatre coins du monde. Plaire aux dames ne lui demandait aucun effort. Sa compagnie enchantait. Il savait s'entourer des plus frappantes. Son



sourire charmeur et son tempérament calme le rendaient facile à vivre. Pour l'avoir plus souvent côtoyé, Prince aimait cet oncle qu'il comprenait bien.

Pendant trois jours, chaque matin avant six heures, au *pipirit* chantant, Giacomo les emmenait prendre un bain à la source thermale de Dolé. Elle était située en bordure de route. Pourtant, les baigneurs ne pouvaient se soustraire à la sensation d'immersion dans une nature luxuriante où figuiers et balisiers géants se disputaient les caresses du soleil. L'épais rideau de verdure apaisait l'esprit. Salves bénéfiques, massages revigorants ; une cascade tiède, intarissable, se déversait avec force sur des dos offerts et reconnaissants. Rien, dans l'hiver frileux de Washington, ne pouvait rivaliser avec la volupté de cette nature tropicale. Giacomo savait donner le goût des vacances.

Il fallait obtenir une voiture de location au plus vite pour circuler librement et

dévoiler à Prince les autres charmes de l'île ; acheter le rhum et le café impossibles à trouver ailleurs ; et dénicher une salle de gym pour respecter les résolutions de début d'année. Un vendeur jeune et distingué souriait à pleines dents à une cliente qui lui rendait volontiers son sourire. Perdue dans la discussion, elle n'achetait rien et semblait faire abstraction de la queue qui s'allongeait. L'on ne pouvait discerner les mots qu'ils échangeaient. L'endroit n'était pourtant pas propice à la drague. Envoûté, on cherchait, plutôt que de s'impatienter, à retenir un peu de son parfum. Sa dégaine de mannequin créole, ses formes longilignes, sa peau couleur de sapotille et son sourire éclatant faisaient chalouper les regards concupiscent. Ils contaient sa splendeur. On était bien en Guadeloupe, un pays où les femmes supportaient les assauts de la convoitise masculine au quotidien. Elle s'en allait. Comme si on le lui avait demandé, le vendeur lança : « *C'est ma cousine !* »

Il ne fallait plus perdre de temps. « Un téléphone jetable, s'il vous plaît. » Demanda Shah. Le vendeur pouffa de rire, mais il avait compris et proposa le portable le moins cher. Ce téléphone allait libérer le combiné de la maison. Quand il voyageait, c'était toujours une des premières choses qu'il achetait.

Trouver une voiture automatique n'était pas mince affaire. Encore aurait-il fallu la réserver plusieurs semaines à l'avance. Peu nombreuses, elles étaient très demandées par les touristes nord-américains. Les vols de Norwegian Air en déversaient par centaines sur l'archipel, on aurait dit chaque jour, en cette période de Carnaval. Lucius, le petit frère artiste, celui du milieu, créatif, comme à son habitude, trouva une solution inopinée. Shah, lui, louerait une Peugeot bon marché et il lui passerait son 4x4 automatique, le temps des vacances. La BMW, rutilante et puissante, dévorait le bitume avec entrain. Maniable, elle faisait face à tout sans jamais décevoir.

On y roulait comme sur un coussin d'air. Il en avait de la chance, Lucius ! L'homme à chance n'hésita pas à partager sa bonne fortune. Il était comme ça !

Shah se rappelait une expérience qui lui était restée en travers de la gorge. L'épisode s'était déroulé plusieurs années auparavant, en plein centre-ville du Marigot, lors d'un séjour chez Claude à Saint-Martin. Voulant faire de l'exercice, il repéra une salle bien équipée, s'enquit du prix à payer et s'entendit refuser l'accès par une *métro* sans fard et sans grâce. Elle prétextait qu'il lui fallait de deux serviettes avant de toucher les machines. Une pour essuyer sa sueur, et l'autre pour nettoyer l'appareillage après usage. Il ne disposait que d'une serviette sur l'épaule. De retour trente minutes plus tard avec la deuxième serviette de rigueur, il se voyait toujours interdire l'accès à la salle. Que voulait-elle ? Pourquoi une employée se permettait-elle tant

d'insolence ? Gagner de l'argent, n'est-ce pas ce qui comptait pour une entreprise ? Il pouvait payer. Quel était donc le problème ? Furieux, Shah refusa de décoller et observa le manège de la pouffiasse. Bingo, tous les clients étaient blancs ou mulâtres. Cette révélation déclencha une diatribe qui ameuta le voisinage. Shah s'éclipça avant que la police n'arrive, et jura vengeance.

Cette fois, en Guadeloupe, la couleur de la peau ne posant aucun souci, trouver une salle de musculation bien équipée ne se fit tout de même pas sans effort. Sur Baillif, Prince et Shah en trouvèrent une qui devait faire l'affaire. L'équipement, inchangé depuis longtemps, semblait vieillot. Certaines machines ne fonctionnaient plus. Le manque d'adhérents pouvait expliquer cela. On n'était pas aux États-Unis où les machines louées étaient entretenues et remplacées chaque mois. S'enfermer dans une salle de sport ne correspondait donc guère aux mœurs locales. Ici, on

préférait faire le sport en plein air. Prince suivait un régime strict d'exercices, avec un nombre précis de répétitions pour chacun. Il devait se conditionner afin de reprendre la compétition au retour. La vie lui souriait, lui qui souriait aussi beaucoup. Il exsudait la confiance. On remarquait surtout sa belle prestance, une denture parfaite, ainsi que l'énergie qu'il dégagait. Plein de charme, il attirait immédiatement le monde.

Le Lacrosse, sa passion depuis l'enfance, source d'inquiétude pour Jody et Shah, se jouait avec un long bâton muni à un bout d'un filet en forme de panier pour intercepter et lancer une petite balle dure. Ce sport de contact parfois brutal avait été inventé par les Indiens d'Amérique. Le bâton devait certainement aussi servir à rosser l'adversaire. Malgré trois opérations, une à l'épaule droite et une à chaque poignet, pour rattacher des ligaments sectionnés, l'enfant n'en démordait pas.

Agressif sur le terrain et calme dans la vie, il dissimulait une volonté de fer derrière une apparence flegmatique. Il allait faire du sport avec le paternel, renverser les rôles, le secouer un peu et l'aider à perdre son petit ventre rond. Être un fils utile consistait à lui montrer quoi faire, comment faire, et lui redonner goût à l'activité physique. Ce n'est pas que le père rechignait à l'activité physique en soi, mais plutôt qu'il préférait une tout autre forme d'activité physique. Celle qui aboutissait à une détente nerveuse complète. Il comprenait pourtant que l'une l'aiderait avec l'autre.

Shah avait laissé l'objet de son désir lui filer entre les doigts à trois reprises. Malgré tout, c'est elle qui avait veillé sur la flamme. Depuis vingt-six ans, elle l'empêchait de s'éteindre. Après avoir retrouvé ses traces, elle l'avait relancé. Chaque fois, il s'était refusé à croire en sa sincérité et avait même fini par la trouver un peu folle, tant ses comportements

restaient incompréhensibles. Elle avait choisi de se laisser aimer par d'autres, pour des raisons qui lui échappaient. En Martinique, elle avait fui quand il arrivait et s'était cachée le temps de son passage. À Baltimore, elle s'était réfugiée dans l'interdit et le silence, ce qui dissuada Shah de partager ses sentiments. À Créteil, vingt-six ans plus tôt, elle l'avait cadennassé dans la case des amis et de ceux que l'on juge indignes d'un amour plus charnel, le seul qui eut fait sens à cette époque. Il l'avait acceptée malgré lui parce qu'il l'aimait déjà et ne lui voulait que du bien. On lui avait conté à quel point l'Antillaise était compliquée. Il finit par perdre patience. Il partit loin, protégea son amour-propre et tenta d'oublier la chabine, Annelise.

Dieu donna au monde l'ébène, dense, dur, lisse, massif, au grain fin. Un bois des plus précieux et des plus délicats à travailler. Peut-être, comme beaucoup d'autres, Annelise en dénigrait-elle la valeur ? La teinte de la peau servait



parfois de prétexte à une pensée bancale chez les colonisés. Cette pensée bancale engendrait des relations malsaines. Les esprits torturés retenaient l'opprobre et la revivaient en boucle. Ils se lavaient le cerveau par une éducation qui en faisait des êtres perdus. Bientôt, ils se penseraient différents, plus conscients. Et cette conscience finirait par les scinder de cet *eux-mêmes* inacceptable parce que jugulé, dominé, qu'ils rejetteraient pour la douce déraison de la haine de soi. Seule la réappropriation d'une image, d'un regard sur soi sourd à l'insolence permettrait le retour en puissance. Un homme n'est jamais beau quand il baisse la tête. Shah ne savait pas pourquoi il aimait Annelise. Était-il possible qu'il l'aimât parce qu'elle était, elle, et qu'il était lui ? La revoir permettrait de fermer une boucle et de mettre fin à un questionnement.

Shah déversa son venin sur le monde. Blessé, il blessa. L'honnêteté et la franchise pouvaient-elles être les instruments de sa rédemption ? Ne plus

se mentir à soi-même pour ne plus mentir aux autres ? Oser la transparence – oui, il fallait oser comme si la vie en dépendait !

Shah ne comprit jamais pourquoi Lucius l'artiste manifestait une fraternité si grande. Il aimait son petit frère alors même qu'un sentiment de culpabilité le rongait. Grandissant, il n'avait pas été un très bon frère, empêtré qu'il était dans un conflit assidu avec la mère. Il avait laissé les élucubrations maternelles colorer sa relation avec ses frères. Elle l'accusait de secrètement leur en vouloir de l'avoir déclassé dans son cœur.

Elle se trompait tout bonnement, car à chaque nourrisson ramené de l'hôpital, il était tombé lui aussi en amour. Il avait voulu protéger et choyer ses petits frères, et attendait impatiemment qu'ils grandissent pour devenir ses compagnons de jeu. À trop s'imaginer ce qu'un enfant né d'un autre lit pouvait ressentir, on lui inventait des tares. On lui en imputait des tas, à lui, un enfant

sans histoires, pour justifier un déficit d'affection. Un enfant ne connaît que l'attachement et l'amour pour sa famille. Les jeux de jambes des adultes ne voulaient rien dire pour lui. Shah dut grandir à distance, entouré de sa grand-mère et de sa tante pour préserver la mère en quête de respectabilité petite-bourgeoise. Ses cousins lui servirent de frères et de sœurs supplémentaires.